

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

La poudre et la neige

**Saint-Mars, Anne Gabrielle de Cisternes de Courtiras de Poilloüe
de**

Paris, 1859

VIII. Départ pour l'autre monde

urn:nbn:de:hbz:5:1-25481

vin dans les verres. Le roi s'occupait tout le temps de M^{me} de Vauconcelle, qui, seule entre tous, demeurait rêveuse. Au moment du dessert, il prit son verre, rempli de vin de Chypre :

« Madame, dit-il, si vous le voulez bien, nous boirons à la santé du marquis de Montcalm, lieutenant général de mes armées et commandant de l'expédition du Canada. »

VIII

DÉPART POUR L'AUTRE MONDE

Il fallut à M^{me} de Vauconcelle un grand empire sur elle-même pour conserver, le reste de la soirée, son air d'indifférence. Elle n'était pas accoutumée à se vaincre, aussi il lui en coûta extrêmement. Elle en voulait au roi de ce qu'elle appelait une perfidie et un manque de foi ; leurs conventions étaient qu'elle serait libre de voir M. de Montcalm, de l'épouser si cela lui convenait ; mais le roi, en le faisant sortir de la Bastille, s'était tacitement engagé à ne plus intervenir entre eux. Elle se tint sur la défensive avec sa vengeance toute prête, se réjouissant de la prendre lorsque le moment serait venu ; et certes, M^{me} de Pompadour gagna plus à cette colère qu'elle ne l'eût fait avec toutes ses cajoleries.

Au moment de se retirer, Louis XV se tourna vers M^{me} de Vauconcelle en lui adressant un sourire plein de malice.

« Vous comprenez bien, lui dit-il à voix basse, que c'est vous qui avez nommé le commandant de mes armées d'Amérique ?

— Permettez-moi, Sire, de vous donner ma démission de ministre et de vous rendre mon portefeuille, je suis déjà lasse de cette dignité.

— Comment, si vite ?

— Je vais prendre congé de Votre Majesté, et me retirer

à Vauconcelle pendant quelque temps, j'ai besoin de l'air de la campagne.

— Quoi ! vous voulez vous retirer à Vauconcelle, Madame ; et pourquoi faire ?

— Je viens de le dire à Votre Majesté, j'ai besoin de l'air de la campagne.

— Et moi je ne vous le permets pas, Madame la marquise ; je ne le veux pas, vous dis-je.

— Votre Majesté oublie qu'elle m'a donné sa parole de gentilhomme de me laisser parfaitement maîtresse de mes actions, j'y ai compté, j'y compte encore, le roi ne peut en être étonné. »

Louis XV rougit beaucoup, il prit l'air de dignité qui allait si bien à son visage, et redressant sa grande taille en reculant de deux pas :

« Vous avez raison, Madame la marquise, je reçois vos adieux. Vous voudrez bien attendre, pour revenir, que je vous rappelle. »

La marquise ne se déconcerta pas, elle fit au roi sa plus profonde révérence, et se rangea respectueusement pour le laisser passer. Cette petite scène n'avait échappé à personne ; les courtisans flairent le malheur d'une lieue. Quand le roi fut sorti, tous s'échappèrent à droite et à gauche sans prendre congé de M^{me} de Pompadour, tant ils craignaient de se compromettre avec l'exilée.

Aussitôt qu'elles furent seules, les deux femmes se regardèrent.

« Je pars, Madame, dit la marquise, le roi m'a donné un ordre d'exil. Je tiens ma promesse, vous le voyez, et je suis heureuse du léger service que je puis vous rendre.

— Vous êtes un vrai philosophe, Madame ; nos encyclopédistes ne prendraient pas la disgrâce avec ce sang-froid. Vous dirai-je que je suis fâchée, que je suis désolée de tout ceci ? Non, car vous ne me croiriez pas. Soyez bien persuadée seulement que je ne l'oublierai jamais et que vous aurez toujours en moi une amie.

— Je ne vous demande pas tant de reconnaissance, Madame, répliqua M^{me} de Vauconcelle avec toute la hauteur de son sang de Cœuvres; je vous assure que je ne m'ennuierai pas à ma terre, et que j'y passerai très bien mon temps. Seulement, ajouta-t-elle, tâchez que le roi ne m'y laisse pas mourir; demain, avant midi, je serai en route.

— Donnez-moi de vos nouvelles, chère marquise.

— Il est très généreux à vous de me demander un souvenir, et je vous en remercierai certainement, Madame. »

Elle prit congé de M^{me} de Pompadour, et, en rentrant chez elle, elle ordonna à Cerise de préparer tout pour son voyage, puis elle prit une plume et écrivit :

« Je suis exilée à Vauconcelle, mon cher petit vicomte;
« *il* est nommé commandant de l'armée d'Amérique. Tu
« me suivras, n'est-ce pas? tu me consoleras de ma disgrâce.
« Tâche de venir *seul* à Pocey, *l'autre* nous ennuerait peut-
« être. Je compte sur toi à la vie et à la mort. A midi, mes
« paquets seront faits et mes carrosses chargés.

« A toi toujours,

« SYLVIE. »

« J'oubliais de te dire que ce noble marquis, si fidèle et
« si exigeant, fait la cour à la belle M^{me} Pater. Comment
« trouves-tu à présent son omnipotence? »

Après ces divers préparatifs, la marquise se coucha, mais elle ne dormit point. Son imagination était pleine des nouvelles circonstances arrivées dans sa vie; elle se montait la tête, elle se faisait une héroïne repoussant l'amour du roi, et tenant à distance un audacieux qui voulait la contraindre à prendre un maître. Elle se voyait dans sa terre, posée en victime, plainte et adorée de tout le monde. Ainsi que je l'ai déjà dit, la marquise était une personne essentiellement légère et en même temps impressionnable; elle s'exaltait promptement et se calmait de même. Aussi était-

elle capable à la fois des choses les plus opposées, d'un grand dévouement et d'un égoïsme complet, d'un mouvement généreux et d'une mauvaise action. Dans sa disposition actuelle elle était tournée à l'héroïsme, et de cette disposition provinrent tous les événements qui me restent à raconter.

M^{me} de Vauconcelle se fit éveiller de bonne heure; elle voulait partir le plus tôt possible, afin de donner à ce départ un air de fuite tout à fait intéressant.

« Il me demandera sans doute, pensa-t-elle; on lui répondra que je suis exilée. Exilée pour avoir résisté au roi! Il n'y a pas en France, à l'heure qu'il est, une femme coupable du même délit; il me semble pourtant que c'est là de l'amour, et s'il n'est pas content de cette preuve, il est trop difficile. »

Le vicomte de Pocey arriva à dix heures.

« Eh bien, Sylvie, te voilà donc en disgrâce? C'est à cette heure qu'on retrouve ses vrais amis. Je te suis, ma belle, je retourne à Pocey pour toi, comme je l'ai quitté pour toi. Est-ce que tu es triste? est-ce que tu t'affliges de cette petite promenade? Nous nous amuserons beaucoup, tu verras; nous serons gais et joyeux, nous recevrons toute la Normandie, nous nous promènerons en mer, ce sera charmant. Quant à Montcalm, je viens de lui écrire; je lui ai fait tes adieux et les miens, je te réponds qu'il les trouvera cruels, car je ne l'ai pas ménagé. Maintenant nous voilà libres de tous soins, et disposés, je pense, à nous sauver loin de cette cour inique et de cette ville de boue. Tu ne ris pas?

— C'est que les circonstances sont graves, Camille; c'est que je ne suis pas un enfant comme toi.

— Oh! mon Dieu! ce que c'est que le malheur, te voilà devenue raisonnable.

— Non, mais je pense, ce que tu ne fais jamais. Tout est-il prêt? pouvons-nous monter en carrosse?

— Mon paquet est bientôt disposé à moi; mais toi! tes boîtes, tes cartons, tes pommades, tes essences, tes poudres,

tes rubans, que sais-je ? il y en a trois fourgons dans la cour ?

— Je ne puis voyager sans cela, tu ne l'ignores pas.

— Je n'ai jamais vu une femme aussi difficile à remuer que toi. Que dirais-tu donc si tu allais au bout du monde ?

— J'irais avec mes fourgons.

— Quand Madame la marquise voudra, les chevaux sont attelés, dit Cerise.

— Eh bien ! partons, puisqu'il le faut !

— Voilà un soupir de regret. Pourquoi ?

— Pour tout ce qui m'entoure, pour cette jolie maison, pour mes adorateurs, pour l'Opéra, pour la cour, pour...

— Et pour lui ! répliqua le vicomte d'un ton désespéré, en riant aux larmes.

— Oh ! non, il ne le mérite pas.

— C'est justement à cause de cela. On ne regrette jamais ceux qui le méritent. »

En achevant ces mots, il s'élança dans la voiture, sans attendre la marquise et sans lui offrir la main.

« Impertinent ! s'écria-t-elle en se plaçant auprès de lui, tu ne sauras donc jamais vivre ?

— Mille pardons, belle déesse, je suis un vrai mal appris ; mais que voulez-vous ? vous m'avez gâté, c'est votre faute. »

Les chevaux partirent au galop. M^{me} de Vauconcelle jeta un long regard sur son hôtel et sur les arbres de son jardin, dont les feuilles se balançaient au vent ; puis elle se laissa retomber dans le fond du carrosse comme une femme résignée à tout. La route se fit promptement. La gaieté du vicomte gagna bien vite sa compagne. En arrivant à sa terre, elle se trouva toute consolée, et forma mille projets de plaisir pour égayer ce temps d'exil, dont elle gémissait si cruellement à son départ de Versailles.

Le château de Vauconcelle datait de Louis XIII. Il avait été démoli à cette époque et reconstruit sur des proportions plus modernes. On avait conservé seulement une tour,

comme pour montrer l'ancienne puissance de ce manoir. Cette tour, assise au bord de la Seine à quelque distance du bâtiment nouveau, servait de pavillon de plaisance. On découvrait toute la rivière jusqu'à la mer; M^{me} de Vauconcelle l'avait orné d'une manière fort élégante, et elle y passait de longues heures, étendue sur un sofa.

Quant au château lui-même, le mobilier en avait été légué au dernier marquis par ses pères : il n'y manquait pas une chaise. Les tapisseries de haute lice, les rideaux de damas, les grandes cheminées armoriées, les tableaux de famille et les armures des croisades, tout cela était à sa place; on se fût fait un scrupule de rien déranger. Aussi l'aspect de ce grand appartement avait quelque chose de terrible; on y aurait eu peur la nuit. M^{me} de Vauconcelle se réserva une aile et s'y improvisa un nid digne de ses grâces. On y prodigua la mousseline, la dentelle, les rubans, les fleurs, les oiseaux, les papillons et les Amours. Ses boudoirs, ses cabinets de Paris et de Versailles, pouvaient soutenir une lutte avec ceux de son château. On y retrouvait cet instinct endormi de poète, qui se réveillait quelquefois chez cette femme étrange. Elle disposa des échappées de vues de tous les côtés, avec un goût digne d'un artiste; de ce qu'elle appelait son *reposoir*, on dominait le beau château de Tancarville, dont les ruines étaient encore habitées alors, et tout le cours de la rivière. Elle sema autour d'elle la recherche la plus exquise du luxe : sans se déranger, même d'un regard, on rencontrait sous sa main des objets rares, inutiles même. Mais enfin, il n'était pas permis chez la marquise de former un souhait qui ne fût exaucé sur-le-champ : c'était un palais de fée.

« J'aime ce château, dit le vicomte en mettant le pied dans le vestibule, il y a quelque chose de grand et de noble, et puis on est chez soi ici, comme le roi dans son Louvre.

— Te préparera-t-on une chambre, ou vas-tu à Pocey ?

— Je ferai demander mes chevaux demain matin; cette

nuit je coucherai ici. J'ai quelques ordres à donner chez moi, ensuite je viendrai m'installer à tes ordres.

— Madame Faure, qu'on ouvre l'appartement ordinaire au-dessus du mien, dit la marquise à sa femme de charge.

— Vois donc quel clair de lune ! comme la Seine brille ! Que ce pays est joli ! continua-t-elle.

— Et Tancarville, qui paraît sous ce rayon ! Décidément, cela vaut mieux que Versailles.

— Seulement il fait frais. Fermons cette fenêtre et couchons-nous. Je suis stupide à force de fatigue. Rien ne me brise autant qu'une nuit en voiture.

— Étendue dans une dormeuse, tu es bien difficile. Si tu courais comme moi la chasse dans ces forêts qui nous entourent, si tu y restais quelquefois à la belle étoile, seule avec ton cheval et un piqueur, attendant le jour pour recommencer, tu ne serais pas si douillette.

— Oh ! toi ! toi et moi c'est différent.

— Sans doute. Mon éducation à moi a été faite par ma grand'mère, la belle duchesse du Lude, qui menait cette vie-là, et qui, ainsi qu'on le disait à la cour, ne voulait de tabouret qu'à Bouillé. Dès que j'ai su marcher, elle m'a fait monter à cheval, elle m'a mis entre les mains de son vieil écuyer, et ils m'ont appris ce que je sais.

— J'aurais bien désiré la connaître, ta grand'mère ; c'était une grande dame.

— Je t'assure que c'était au moins une femme très extraordinaire. Toujours vêtue en homme, elle portait surtout un certain chapeau à plumes qui m'est resté dans la mémoire. Et comme elle tirait le pistolet ! elle touchait au vol les oiseaux les plus difficiles à atteindre.

— Dis-moi, Camille, que crois-tu qu'il fasse en apprenant mon départ ?

— Il ira voir M^{me} Pater.

— Tu te moques de moi !

— Non, il faut t'y attendre. Les absents ont toujours tort, et surtout les absentes.

— Et s'il nous rejoignait?

— Lui! il a bien autre chose à faire. Songe donc! un général d'armée!

— S'il vient, c'est qu'il m'aimera, n'est-il pas vrai?

— Qui sait? les hommes ont des caprices si étranges!

— Camille, tu me tourmentes, je vais me coucher.

— Et moi aussi, car je ne sais comment il se fait que je sente de la fatigue, moi à qui cela n'arrive jamais.

— Bonsoir.

— Bonsoir. Peut-être demain à ton réveil ne serai-je pas ici; mais ne sois pas inquiète, je reviendrai ou le soir, ou le lendemain au plus tard. »

Ils se séparèrent après s'être tendrement embrassés.

La marquise, *malgré ses chagrins*, dormit la grasse matinée. Lorsque Cerise ouvrit les volets et que le grand jour arriva à travers ses rideaux de dentelle, le premier objet qui frappa ses yeux fut la tour de Gozon, qui se détachait sombre et triste sur ce riant paysage.

« Le vicomte est-il parti? demanda-t-elle.

— Oui, Madame la marquise, parti à cheval, ce matin à neuf heures; il m'a chargée de dire à Madame qu'il ne reviendrait pas avant demain au soir.

— Fais mettre mon couvert pour mon déjeuner dans la tour, j'y veux aller ce matin : je verrai passer les bateaux sur la Seine, cela me distraira puisque je suis seule. Donne-moi ce petit bonnet que mam'zelle Lambert m'a envoyé : il est assez bon pour aujourd'hui.

— Et quoi encore, Madame?

— Ce peignoir de guipure, cela fera un négligé très galant et tout à fait de circonstance pour la tour de Gozon; seulement la doublure vert pistache est un peu tendre : c'est égal, les mânes de mes ancêtres n'en seront point troublés.

— Madame est à ravir comme cela.

— Cueille-moi un bouquet dans le petit parterre, Cerise, un bouquet de fleurs odorantes, puis tu m'apporteras mes

bagues. C'est bien, me voilà prête; maintenant, mon parasol et mon éventail.

— Est-ce que Madame attend quelqu'un?

— Moi? répliqua la marquise en rougissant, je n'attends personne, Mademoiselle. »

Elle sortit de son appartement précédée d'un laquais qui portait des carreaux, et suivie de Cerise, chargée de la garde spéciale de Pompon, charmant épagneul, aussi petit-maître que sa maîtresse, et encore plus difficile à servir.

L'intérieur de la tour, tendu en brocatelle violette avec les rideaux et les meubles pareils, avait été soigneusement arrangé depuis l'arrivée de la marquise. On y avait placé partout des fleurs et des cages d'oiseaux, qu'elle aimait beaucoup; le soleil, passant à travers les vitraux de couleur, vieux restes d'antiquité qui garnissaient les fenêtres en ogive, donnait une grande gaieté à cette pièce un peu sombre, et la jeune femme se sentit heureuse en y entrant.

« On peut vivre ici comme à Versailles, se dit-elle, seulement on y est bien seule. Ah bah! dès qu'on me saura arrivée, la province entière viendra me faire la cour, les garnisons en tête; je ne m'ennuierai pas. »

On servit un charmant déjeuner en vaisselle plate et en porcelaine de Sèvres. M^{me} de Vauconcelle renvoya ses gens et s'assit auprès du balcon donnant à la fois sur la rivière et sur la grand'route. Ceux qui n'ont pas vu cet admirable pays ne connaissent pas les beautés de notre France. La Seine avec ses mille détours, avec ses bois charmants, ses villages, ses rochers à pic, ses petites montagnes toutes gracieuses, ses ruines, ses forêts et les délicieuses villas dont elle est bordée, est certainement un des fleuves les plus remarquables de l'Europe. Quel bonheur de parcourir avec un être adoré ces riantes contrées! de voir l'azur des cieux se refléter dans son regard, et les rayons du soleil se jouer dans sa chevelure! Quel bonheur de s'appuyer sur lui et d'admirer avec ses yeux, avec son âme, ces grandes œuvres du Créateur! Oh! c'est là qu'est la vie! c'est ainsi

qu'on jouit des merveilles de la nature, c'est ainsi qu'on les sent : car voir seul, admirer seul, ce sont des joies manquées, des admirations stériles.

Telles étaient, sans s'en rendre compte, les idées de la marquise ; à mesure qu'elle se laissait aller au charme de cette belle journée, elle sentait de plus en plus le vide que l'isolement amène toujours dans le cœur des femmes. Son imagination, éteinte par la gaieté du vicomte, se réveilla ; elle accueillit toutes les brillantes fictions qui se présentèrent à elle ; elle créa des mondes inconnus ; elle désira l'infini ; un instant elle eut presque du génie, mais elle n'eut pas la force de soutenir ce vol hardi, elle retomba bientôt sur la terre.

Sylvie agita le cordon de sa sonnette, un laquais se présenta.

« Faites venir mam'zelle Cerise, dit la marquise, commandez un bateau : je veux aller me promener sur la rivière.

« Mon Dieu, pensa-t-elle lorsque le laquais fut sorti, je ne sais ce que j'éprouve, il me semble que j'ai besoin de distraction, de mouvement, non pas pour m'amuser, mais pour chasser des pensées importunes. Que signifie cela ? »

Le laquais rentra presque aussitôt ; il venait demander à la marquise quelle sorte de barque elle souhaitait qu'on lui préparât, lorsque le galop d'un cheval retentit sur la grand-route. Un courrier couvert de poussière entra dans la cour du château.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda M^{me} de Vauconcelle. On me rappelle peut-être, ou bien... il m'écrit. »

Pour être juste, je suis obligé d'avouer qu'elle désirait autant l'un que l'autre. On lui apporta une lettre, elle lut :

« Pardonnez-moi, Madame, je suis trop hardi peut-être, mais je ne puis vivre sans vous. Mon courrier ne me précède que de quelques instants. J'accours à vos genoux, je viens vous demander ma grâce, je viens vous

« demander un mot qui me rende à l'existence, afin que je
« ne parte pas pour cette guerre lointaine sous le poids de
« cet affreux découragement. Si vous me refusez, je trou-
« verai un glorieux tombeau dans les plaines de l'Améri-
« que; ma mort vous laissera, j'espère, moins cruelle, et
« vous me donnerez peut-être un regret!

« Marquis de MONTCALM. »

« Il vient! murmura-t-elle. Il m'aime! enfin!...

« M. le marquis de Montcalm va arriver au château, dit-elle à Cerise, vous le ferez conduire ici sur-le-champ. On aura soin de ses gens et de ses chevaux. Maintenant, laissez-moi. »

Cerise sortit un sourire sur les lèvres, et répétant tout bas :

« Je le savais bien qu'on attendait quelqu'un. »

La marquise s'approcha du balcon, d'où on découvrait la grand'route, et, cachée derrière un rideau, ses regards se fixèrent sur ce chemin par lequel il devait arriver. Elle n'y resta pas longtemps sans apercevoir un cavalier courant à toute bride, suivi d'un laquais et d'un postillon.

« Comment! c'est lui! à franc étrier, si vite! mais il m'aime donc beaucoup! Il ne faut pas qu'il croie que je l'attends. »

Elle se jeta sur son canapé et s'y arrangea en une minute dans la position la plus gracieuse et la plus nonchalante. Elle s'improvisa un visage à moitié endormi, laissa tomber par terre la lettre de M. de Montcalm, comme une chose dont on se soucie peu et qui échappe d'une main inattentive. L'œil le plus fin n'eût pu deviner dans cette femme une émotion quelconque. Lorsque M. de Montcalm entra, elle comprima les battements de son cœur et sa physionomie ne respira qu'un ennui interrompu par une visite agréable.

« En vérité, marquis, vous êtes trop aimable; vous

venez chercher les malheureux que tout le monde abandonne. C'est de la grandeur d'âme, et je vous en sais un gré infini. »

M. de Montcalm s'approcha et lui baisa la main avec une émotion profonde.

« On ne doit pas combattre sa destinée, Madame; la mienne est de vous aimer stupidement et de ne pouvoir résister à cet amour : je cède.

— Et vous avez raison. A quoi servent les combats, je vous le demande ? ils amènent toujours ou une victoire ou une défaite : la victoire fait souffrir, la défaite humilie ; il vaut mieux s'épargner ces sortes de batailles.

— Que vous êtes heureuse, Madame, de votre indifférence ! que j'envie cette magnifique tranquillité de laquelle vous ne sauriez sortir ! Vous voilà sur ce sofa, belle à faire damner un saint, coquette autant qu'à Versailles, ne regrettant pas même l'homme qui vous a dévoué sa vie, et oubliant que vous êtes exilée.

— Mon cher marquis, on m'a donné pour principe que les emportements et les agitations gâtent le visage ; je me suis étudiée depuis mon enfance à les dominer, et j'y suis parvenue : c'est là mon secret.

— Insensible ! toujours insensible ! murmura l'amoureux jeune homme.

— Allons, marquis, ne soyez pas ingrat, j'ai réellement beaucoup de plaisir à vous voir.

— Est-ce vrai ? puis-je le croire ?

— Cela ne vous engage pas à grand'chose.

— Malgré moi, je doute ; pourquoi ne pas vouloir combler mes vœux ? pourquoi me repousser sans cesse ? Nous sommes libres, nous sommes jeunes, nous nous aimons, nous sommes riches : que nous manquerait-il si vous le vouliez ? Dites un mot et cet hymen s'accomplira.

— Méchant ! n'y avez-vous pas mis un obstacle invincible ? Ne faut-il point attendre votre retour du Canada ?

— Ne pourrais-je pas partir avec le titre de votre époux ?

Mon courage en serait doublé et ma gloire bien plus certaine. Et puis, faut-il vous le dire ? un pressentiment que je ne puis chasser me poursuit sans cesse ; je ne reviendrai pas de cette guerre.

— Et, à cause de cela, vous voulez que je reste veuve une seconde fois ?

— Je veux... je veux que vous m'apparteniez, que vous portiez mon nom ; je veux que votre image me protège comme un ange gardien dans cette campagne périlleuse ; songez-y, si vous me refusez, nous ne nous reverrons jamais.

— Vous avez des idées étranges, marquis ; je ne crois pas un mot de tous ces pressentiments, ils trompent presque toujours, et on en est pour ses frais de craintes. »

Le marquis leva les yeux vers un grand tableau placé au-dessus de la tête de Sylvie, il tressaillit et devint très pâle. Ce tableau représentait un chevalier de Rhodes, en grand costume, ayant à ses côtés deux chiens blancs de la plus forte espèce, et derrière eux un monstre expirant.

« Quel est ce tableau, Madame ? Que veulent dire ces chiens, ce serpent ?

— Ce tableau ? répliqua M^{me} de Vauconcelle, oh ! ce n'est rien autre chose que le portrait du chevalier Dieudonné de Gozon, devenu grand maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, et héros d'une foule de légendes plus ou moins véritables. Il a habité cette tour dans sa jeunesse, les ancêtres de M. de Vauconcelle lui ont donné son nom, qu'elle porte encore, et ce portrait remonte à la plus haute antiquité ; je n'en sais pas davantage.

— Le chevalier de Gozon est un de mes aïeux, Madame ; sa mémoire est l'honneur de notre maison depuis des siècles, nous sommes élevés à le vénérer presque comme un saint.

— Alors vous devez connaître son histoire, mon cher marquis, et vous m'accorderez peut-être l'explication de ce monstre et de ces deux beaux chiens de chasse. J'ai

souvent cherché à comprendre ce symbole, car c'est un symbole probablement; les chiens ne chassent pas les monstres, que je sache.

— Non, Madame, tout ceci est vrai. La légende de Dieudonné de Gozon est de l'histoire. Nous conservons dans notre château de Candiac la race de ces nobles animaux.

— Eh bien! racontez donc, je vous en prie. »

M. de Montcalm regarda longtemps et tristement le tableau, puis il reprit avec mélancolie :

« Le chevalier était profès à Rhodes, lorsqu'un monstre parut au bord de la mer, et se mit à dévorer d'abord les troupeaux, puis les hommes, et enfin tous les chevaliers qui essayaient de le combattre. Le grand maître, pour mettre un terme à ces hardies entreprises, dans lesquelles succombaient ses plus braves guerriers, fit annoncer, après avoir pris l'avis du conseil, que tout chevalier, soit novice ou profès, qui chercherait à rencontrer le serpent, serait dégradé de la croix, lors même que le succès seconderait son courage, et chassé de l'ordre. Cette menace effraya les plus téméraires, et le serpent put exercer en paix ses massacres dans sa caverne. Le chevalier de Gozon, profondément affecté des misères du peuple, résolut de braver la défense du prince; mais il prit avant tout ses précautions pour ne pas être vaincu. Il passa en France, revint au château de sa famille, le même où je suis né, fit faire la ressemblance la plus exacte possible du monstre, qu'il avait été observer du haut des collines qui entouraient son antre; puis, pour simuler l'odeur pestilentielle qu'exhalait sa gueule, il remplit cette effigie de soufre et d'autres matières de ce genre. On savait que cet animal n'était vulnérable que sous le ventre, seul endroit où il n'eût pas d'écaillés. Dieudonné attacha à cette place le déjeuner de ses chiens, privés de nourriture depuis plusieurs jours; ensuite il se revêtit de ses armes, monta à cheval, et conduisit les deux dogues vers cette image de papier peint. Ils en furent d'abord très surpris, son coursier refusa égale-

ment de combattre; enfin, petit à petit, il parvint à les y accoutumer, et, après six mois d'exercice, les chiens, habitués à trouver à cette même place leur pitance journalière, ne firent plus aucune difficulté de s'y jeter dès qu'ils apercevaient la bête. Le cheval demeura rétif, Gozon se décida à y renoncer, et, dès qu'il fut sûr de la victoire, il repassa à Rhodes. Le lendemain de son arrivée, sans rendre compte à personne de son dessein, il appela ses chiens et alla avec eux à la rencontre du monstre; mais quelques précautions qu'il eût prises, on le vit sortir armé, et bientôt la ville entière se porta sur les hauteurs afin d'assister à cette lutte acharnée.

« L'intrépide champion ne se laissa point intimider par les cris du dragon; les dogues s'élancèrent comme de coutume, le chevalier les excitait du geste et de la voix; il combattit lui-même avec sa lance, et en peu d'instants le serpent succomba devant ses trois adversaires. Le peuple le porta en triomphe en poussant des acclamations qui s'entendirent jusque dans le palais du grand maître. Celui-ci, homme sévère dans la discipline, ne voulut point consentir à commuer la peine qu'il avait portée, et le vainqueur, malgré toutes les supplications, fut publiquement dégradé et chassé de l'ordre, ainsi qu'il avait été dit. Mais le lendemain on lui rendit ses dignités, on le combla de grâces, on l'éleva aux places les plus brillantes, et, à la mort du grand maître, il fut nommé pour lui succéder, aux cris de joie de tous les habitants de l'île et des chevaliers.

« Voilà, Madame, l'histoire que vous m'avez demandée. Mais je ne comprends pas comment il se fait que mon ancêtre soit venu dans ce château, et à quelle époque de sa vie il a dû y séjourner.

— Ceci peut s'expliquer par le voisinage d'une commanderie de Malte, qui existe encore à deux lieues d'ici, et qui est, dit-on, la plus ancienne de toute la Normandie; mais, ce qui ne s'explique pas assez pour moi, c'est l'émotion que vous avez ressentie à la vue de ce tableau :

vous avez pâli comme s'il vous rappelait un souvenir pénible.

— Cela est vrai, Madame ; cependant je vous demande la permission de ne pas vous répondre à cette question.

— Un mystère ! prenez garde, marquis, vous allez piquer ma curiosité, et, si vous me mettez au défi, il faudra que je sache tout, je vous en préviens.

— Comme vous abusez de votre puissance ! comme vous vous faites tyran ! Néanmoins, je veux résister, et je ne vous céderai pas.

— Vous me céderez !

— Non, je vous assure.

— Poltron ! vous avez peur.

— Oui, j'ai peur de cet empire sans bornes que vous prenez sur moi, j'ai peur de ma faiblesse ; et surtout, il faut vous l'avouer, j'ai peur de vos railleries.

— Votre secret est donc bien ridicule ?

— Mon secret est étrange, vous ne le comprendriez pas et vous vous moqueriez de moi.

— Je comprends tout, Monsieur, répliqua la marquise d'un air piqué.

— Vous aurais-je donc blessée, Madame ?

— Vous ne me blessez pas, Monsieur, seulement je vous croyais plus dévoué, voilà tout. »

M. de Montcalm, comme tous les cœurs épris, ne put supporter ce reproche ; rien n'offense autant un amoureux que de douter de son amour ; il préférerait plutôt être accusé d'un crime que d'indifférence ; il aurait risqué sa vie pour prouver sa tendresse.

« Eh bien ! Madame, puisque vous l'exigez...

— Moi, Monsieur, je n'exige rien, je ne veux rien de vous, je sais maintenant à quoi m'en tenir sur cet empire sans bornes dont vous parliez tout à l'heure, et sans doute, si M^{me} Pater vous eût demandé quelque chose, elle l'eût obtenu sans toutes ces difficultés.

— M^{me} Pater ! qui a pu vous dire ?... je ne devine pas.

— Je sais tout depuis plusieurs jours, et, si je ne vous ai rien dit encore, c'est que j'ai regardé cette jalousie comme tellement au-dessous de moi que je n'ai pas daigné même en faire la remarque.

— Oh! oui, vous ne daignez pas être jalouse, c'est indigne de vous.

— Jalouse de qui, d'un homme qui ne m'accorde aucune confiance, d'un homme prêt à me soupçonner d'inconstance lorsqu'il ne m'accuse pas de tyrannie! En vérité, il faudrait être bien dépourvue, et je n'en suis pas encore là.

— Vous me rendriez fou, Madame. Que puis-je répondre à de pareilles accusations? Je n'ai pas confiance, je vous accuse, je me révolte, je ne vous aime pas, moi qui n'existe que par vous et pour vous, moi qui ai fait de vous une divinité. M^{me} Pater! et que m'importe M^{me} Pater? Je me suis laissé conduire chez elle, c'est vrai; est-ce un crime? Parce qu'elle est belle, la croyez-vous aussi belle que vous?

— Quant à cela, non.

— Vous le savez bien, et moi aussi je le sais. Je suis prêt à tout pour vous prouver ma passion insensée; ce secret que mon amour-propre vous cache, c'est peut-être aussi mon cœur qui cherche à le taire; vous seriez assez impitoyable, sans doute, pour vous jouer de mes visions comme vous vous jouiez tout à l'heure de mes pressentiments. N'importe, je vais vous le dire. Eh bien! Madame, j'ai vu Dieudonné de Gozon, il m'est apparu plusieurs fois, il m'a annoncé que je ne reviendrais pas de cette guerre d'Amérique. C'est une tradition, qu'il annonce à chacun de nous notre avenir. Mon frère, cet enfant si remarquable et élevé si vite, l'avait vu également au moment de sa dernière maladie. Voilà pourquoi j'ai demandé à partir après cette soirée où vous aviez jeté le désespoir dans mon âme. C'est que j'étais sûr de mourir loin de vous, de mettre un terme à ce supplice que vous m'avez imposé avec tant de barba-

rie. Maintenant, riez si bon vous semble, mais ne m'accusez plus : c'est la dernière grâce que vous puissiez me faire.

— Comment, reprit la marquise rêveuse, vous avez vu le chevalier de Gozon, tel qu'il est là ?

— Je l'ai vu dans ce même costume, avec ce même visage, je l'ai encore vu cette nuit sur la route, en accourant vers vous.

— Marquis, êtes-vous très certain d'avoir toute votre raison ?

— Je l'avais bien dit, Madame, que vous ririez de moi.

— Oh ! je ne ris pas de vous, que le Ciel m'en préserve ! J'ai peur, ajouta-t-elle en se rapprochant de lui ; ce portrait m'effraye : voyez comme il me regarde !

— Ne craignez rien, ne suis-je pas là ? répliqua le marquis en la serrant contre sa poitrine.

— Et vous m'avez tout raconté, et vous ne me cacherez rien à l'avenir, n'est-ce pas ? continua Sylvie avec une câlinerie adorable, et n'ayant pas l'air d'apercevoir l'émotion de son fiancé.

— Mon Dieu ! que vous êtes belle, et qui vous refuserait quelque chose ?

— Vous voyez, Monsieur, que j'ai gagné la partie.

— En aviez-vous douté une minute ?

— Non, je vous assure ; mais c'est égal, j'en suis fière.

— Et moi j'en suis heureux. »

Et son beau visage respirait une joie sans mélange, une de ces joies de l'âme qui illuminent le front comme une auréole ; il baisait les mains de la marquise ; elle le laissait faire, atteinte elle-même par ce sentiment véritable dominant tout ce qui l'entoure. Elle se sentait étonnée d'être émue, et elle entrevit en cet instant le véritable bonheur que son âme de mousseline et de dentelle ne soupçonnait pas.

« Ne fixerez-vous point le moment de notre union ? Songez donc que je vais partir, vous quitter, que des mers nous sépareront désormais.

— Ne me parlez pas ainsi si vous m'aimez, reprit-elle en s'arrachant de ses bras; je ne puis unir ma destinée à la vôtre et vous perdre ensuite, je n'y résisterais pas.

— Vous préférez donc que je m'embarque avec le désespoir dans le cœur, que je me fasse tuer, que nous ne nous revoyions jamais?

— Vivez pour moi, je vous en conjure, revenez couvert de gloire, et ma main est à vous.

— Mon Dieu! reprit M. de Montcalm en se frappant le front, où trouverai-je le courage de remplir mon devoir!

— Vous le trouverez en vous même, mon ami; vous le trouverez dans le nom que vous portez, vous le trouverez dans la récompense qui vous attend au retour.

— Vous avez raison peut-être, continua le marquis; ma passion m'égare, et je ne dois pas vous imposer encore un veuvage prématuré. Que le malheur soit pour moi seul! qu'il se détourne de vous, de vous si parfaite et si adorable. J'irai remplir ma destinée, j'irai aux champs du Canada chercher à mériter votre tendresse, et, si je succombe, vous me regretterez un peu, n'est-ce pas, Sylvie?

— Je vous regretterai dans votre absence et je vous attendrai, répondit-elle en lui tendant la main. Et maintenant que ceci est réglé, qu'allons-nous faire? Vous êtes fatigué, prendrez-vous un peu de repos?

— Je me repose en vous regardant : j'ai si peu de temps à vous voir!

— Êtes-vous donc forcé de partir bientôt?

— Ce soir même. Le roi me donne après-demain mon audience de congé; ensuite je dois me rendre à Brest, où une frégate m'attend pour me conduire à ma destination; les troupes sont déjà parties.

— Je ne vous aurai donc vu qu'un jour! Ne pourriez-vous rester jusqu'à demain?

— Et le roi qui m'a mandé à Versailles après-demain, à la suite de la messe.

— En partant comme vous êtes venu, vous pourriez encore arriver.

— Et vous me donneriez cette journée, cette soirée? nous resterions ainsi seuls?

— Certainement.

— Oh! je ne pars pas alors, et, dussé-je en mourir, je courrai la journée de demain. Vous n'avez pas de visites au château : qui vous a donc accompagnée?

— Le vicomte, répondit la marquise en riant; mais il est allé à Pocey, et ne reviendra que demain au soir.

— Il ne vous quittera pas pendant mon absence? continua M. de Montcalm en riant aussi.

— Non; ce sera mon chevalier, et je vous assure qu'avec lui je n'ai peur de rien.

— Me promettez-vous de ne pas en avoir d'autres?

— Vous êtes bien exigeant. Je ne m'engage pas d'avance. Vous savez que je ne puis vaincre ma nature. Vous savez que je suis coquette, j'aurai beau faire, je ne pourrai pas m'en empêcher. Je vous en fais l'aveu sans artifice, ainsi vous devez me le pardonner, n'est-il pas vrai?

— Je vous pardonne tout, pourvu que vous m'aimiez.

— Il faut donc acheter votre indulgence, et à quel prix! »

Le marquis lui baisa encore la main avec transport. Pauvres amoureux! ils sont tous les mêmes: on les abuse, on se joue de leurs illusions, ils le savent, ils le voient, et ils ne veulent ni le savoir ni le voir; ce serait leur ôter leurs joies que de leur ôter leurs rêves: ils se réveillent assez vite.

Le reste de la journée passa comme un songe, comme passent les beaux moments de la vie, comme passent ces heures d'amour si fraîches, si douces et si cruelles, lorsqu'elles n'existent plus qu'en souvenir. M^{me} de Vauconcelle se laissa adorer, elle rendit un peu de tendresse: on eût dit un enfant qui faisait ses premiers pas. M. de Montcalm partit enivré, amoureux, triste, mais rassuré. Les adieux furent déchirants de sa part.

« Si je ne vous revoyais jamais ! disait-il, si mon aïeul avait raison !

— Je n'oserais jamais rester seule avec ce vilain portrait, mon ami, ce portrait qui vous a frappé d'un coup terrible. S'il allait descendre de son cadre et se promener dans la tour en me menaçant !

— Ne parlez pas de ce portrait, ne me parlez pas de ce spectre ; je l'ai revu cette nuit, il m'a prédit ce même malheur, ce malheur devenu bien plus grave depuis que vous m'aimez, depuis que vous avez promis d'être à moi. N'est-ce pas assez des fantômes de ma jalousie ? Le roi, le roi, Sylvie, je n'y pense pas sans frémir.

— Ne m'a-t-il pas exilée, Monsieur ? répliqua la marquise en folâtrant.

— Et s'il vous rappelle ?

— Je vous assure que j'irai bien vite ; ce vieux château va me paraître mortel une fois que vous n'y serez plus.

— Et alors vous le reverrez, il recommencera ses galanteries, il vous plaira peut-être.

— Vous ne me connaissez guère, marquis : un amant couronné ne saurait être mon fait ; je veux porter la couronne, mais non pas la saluer chez un autre. »

On avertit M. de Montcalm que ses chevaux étaient prêts ; il fallut partir. M^{me} de Vauconcelle ne put faire autrement que de se trouver mal.

IX

LE VICOMTE DE POCEY.

La marquise ne dormit pas de la nuit ; elle eut des attaques de nerfs et des convulsions qui semblaient tout à fait étranges à Cerise, peu accoutumée aux *sentiments* de sa maîtresse.

« Je ne sais ce qu'a Madame la marquise, disait-elle à